

GLOIRE À NOS MÈRES

Soudain, le destin frappait ces milliers de mamans de Saint-Louis qui puisaient dans le travail et l'éducation leur grandeur et leur noblesse de cœur et d'esprit.

Sur le chemin solitaire du malheur originel, à Marméal, à Ceem et à Tiaca N'Diaye où affleurent bon nombre d'angoisses, des monticules de terre dévotement entretenus, devant lesquels nous venions nous accroupir pour éclore nos prières, tissaient la projection de la mort.

Aussi loin que je puisse entendre le silence, plus redondant que nulle part ailleurs, mon intuition inachevée entrevoit avec tant de ressassement, dans ce lieu vide au sol sablonneux, un hymne de joie douce aux chevronnées de l'altruisme.

Vous êtes restées mortes vivantes dans nos mémoires.

Adieu Yaay Booye, Soxena Diop, Farilobé N'Doye, Djimbi Sow ; Soukeyna Konaré, Awa Gueye N'Gouly, Siraba Koïté, Noumou Téné, Coumba Fall Léoni, Absa Diop, Fatou Kane Arandé, N'Daté Thiam, Aminata Kalfa, Fary Sylla, Fatou Seck M'Bengue, Awa Diop Birakane, Alima Thiam, Yoni Mare, Awa Sy.

N'DAR GEEJ ¹

Un vieux village de pêcheurs, en bordure de mer au nord de Sunugal², avait subi en 1659 son baptême de premier comptoir colonial français en Afrique, sous le nom du Roi de France : Saint Louis.

Cet éden de palétuviers et de mangroves d'une population noire à la peau d'ébène, suspendu aux humeurs de la mer et du fleuve, flottait comme une bouée légère au gré des alizés. Le cauchemar de cette population vivant de pêche était Beulbeu³, cette embouchure où les eaux de la mer et du fleuve s'effleuraient dans un silence à induction mystique indescriptible. Cette bande de terre et de sable mouvant à marée basse brisait leurs radeaux et leurs embarcations. Des fois, certains pêcheurs infortunés, entraînés par les courants des houles intermittentes, périssaient. La peur de cette férocité de la fatalité incarnée par la protectrice des eaux, Mame Coumba Bang,⁴ décidait les pêcheurs à sacraliser cet endroit névralgique en y pratiquant des offrandes, en s'y livrant à des pleurs collectifs, des lamentations et des sacrifices pour tenter d'éloigner le mal et d'implorer le pardon des génies.

¹ *Le nom du premier village*

² *Pirogue : Le nom de pirogue était donné au Pays. Les colonialistes l'ont francisé en l'appelant « Sénégal »*

³ *L'embouchure du fleuve Sénégal.*

⁴ *Génie du fleuve. Esprit et protectrice des eaux.*

N'DAR GEEJ - BOUËTVILLE - SAINT-LOUIS DU SÉNÉGAL

Saint-Louis de mon enfance était une ville à l'architecture médiévale où le temps transpirait l'histoire de la passion, du rêve de l'astre ascendant et du goût de se sentir exister dans les honneurs.

Au Sud du Sahara, ce site pittoresque, coloré et cosmopolite, captivait par son délicieux climat alizé maritime qui rimait avec le sourire de régal et le sens de l'accueil chaleureux de ses insulaires.

Au Nord du Sénégal, en bordure de l'océan Atlantique, un accident géographique naturel octroyait à cette ville, bâtie sur une île, l'originalité de ses deux mamelles ; l'une la reliait au faubourg de Sor par le majestueux pont Faidherbe, long de 511 m, enjambant le fleuve Sénégal qui s'étendait sur 1 700 km et assurait la navigation fluviale et le commerce avec les riverains, l'autre aux quartiers mythiques des pêcheurs de Guet N'Dar et de N'Dartoute par le pont Servatus qui passait par dessus la langue de Barbarie⁵ et le petit pont de la Géole qui, aussi, assurait la traversée Nord de la langue de Barbarie.

C'est dans l'île qu'étaient regroupés le palais du gouverneur, l'Administration, l'hôpital colonial, les casernes militaires, le Jewvu N'dar⁶, le Lycée Faidherbe, le collège Blanchot, les cours privés Provost et Mamour N'Diaye, etc... etc...

Les quartiers Sindoné, Lodo, SanthiouKaw abritaient les camps et les bureaux militaires, les travaux publics, les grandes maisons de commerce, les Missionnaires de Saint

⁵ *Petit bras du fleuve*

⁶ *Le grand marché de Saint-Louis*

Joseph de Cluny, les maisons à balcons, des logements réservés aux toubabs, aux fonctionnaires d'outre-mer, aux mulâtres, aux signares⁷ et aux commerçants de la place.

Au-delà du pont Servatuis qui planait sur la langue de Barbarie s'érigait une stèle aux dimensions imposantes défiant le temps et les hommes, symbole de résistance et de bravoure de milliers de tirailleurs sénégalais tombés aux premiers rangs sur les champs de bataille de 1914-1918 et de 1939-1945.

Face à la mer, située à la limite des quartiers de N'Dartoute et de Guet-N'Dar qui flirtaient sans consentement avec les risques de ressacs de la mer, la Chaumière, bar classique avec sa pergola, offrait un cadre enchanteur de loisirs, de distractions des snobs. Guet-N'Dar, le plus vieux quartier des pêcheurs au teint d'ébène verni qui inspira le navigateur Pierre Loti, dans « le roman d'un spahi », subissait patiemment l'érosion de l'avancée de la mer. C'est dans ce quartier exigu, que des hommes et des femmes de sensibilité différente, mais d'une solidarité sans commune mesure, vivaient de pêche. Des pâtés de maisons - baraques ou cases -, aux accès tortueux, étroits et sablonneux, à la senteur étouffante de poissons séchés s'embrasaient, à la moindre vadrouille d'une étincelle échappée d'un feu de bois allumé pour griller des poissons, au moment des périodes de vent d'est. Dans cette zone étroitement coincée entre les bras du fleuve et la mer, une flopée de minarets de mosquées implantées çà et là bénissaient les activités de pêche et imploraient les mouvements d'humeur de la mer.

L'arrière partie du quartier abritait le cimetière de Ceem⁸ et de Tiaca N'Diaye⁹, le grand terrain de sécherie de poissons, la Mission d'Aménagement du Sénégal

⁷ *Les belles femmes métisses réputées pour leur élégance et leur prestance*

⁸ *Cimetière des autochtones Saint-Louisiens*

⁹ *Cimetière de tout le monde*

(M.A.S.)¹⁰ et le Lazaret (ou nom légué par les colonialistes à l'asile d'aliénés de Lazaret)¹¹. Sur son long littoral, une rangée de filaos centenaires, blanchis vraisemblablement par les larves de hérons blancs, s'étirait à l'horizon. A leurs sommets, s'agglutinaient des oiseaux migrateurs se rassemblant avant le départ pour de longues découvertes vers d'autres continents.

A quelques lieues de là, une stèle mi-ensevelie, aux écritures presque effacées par l'érosion du temps, rappelait le point de décollage de l'aéropostale, pour la traversée de l'Atlantique Sud par Jean Mermoz, Gimie et Dabry, sur Latécoère 28 du Comte de la Vaulx.

Sur la plage au sable blanc, une vieille mauresque cherchant avec méticulosité des poux dans les nattes de sa petite fille, jetait de temps à autre l'œil sur ses chèvres, friandes d'épineux, qu'elle emmenait paître.

Saer, le gardien du cimetière, le point serré fébrilement sur le pommeau de sa canne, le casque colonial poussiéreux posé sur la tête, passait de longs moments à compter des doigts les sourates récitées sur les monticules de sable pour louer le Seigneur afin que les morts aillent au paradis. Le flux de l'alizé continental dans ses lamentations caressait le visage du silence des lieux. La ferveur des prières accompagnant le corbillard attelé semblait arrêter le temps ; puis le lourd envol des pélicans avec son vacarme détachait le vieil homme de son recueillement et redonnait vie au silence paisible des âmes confisquées. A quoi bon de s'émouvoir sur les tombes des amis, des parents ? Devant tant de solitude, tant de vide, la conscience de l'être donne conscience à la mort jusqu'à sa mort, tout en gardant le goût du goût de vivre longtemps encore.

¹⁰ *Aménagement du fleuve Sénégal*

¹¹ *Centre d'enfermement des malades mentaux jugés dangereux pour la société*

LA RUE, L'ÉCOLE DE LA VIE

C'est dans le quartier de Balacoss au cadre enchanteur qu'avait grandi Maawa. Ce vaste univers bruyant de vie et de couleurs, ourlé d'arbres sur toute son étendue, ses jardins maraîchers, ses vergers, son foirail, son jardin d'essai aux espèces fruitières exotiques, ses marchandes de cacahuètes, de beignets et de fruits assises aux portes des concessions, ses pêcheurs de demi-saison et ses bœufs domestiques traînant familièrement dans les rues faisaient de Balacoss, situé dans le faubourg de Sor, le quartier d'espérances épanouies et un paradis luxuriant.

Maawa naissait au moment où Samba, son père, avait 46 ans. Il était le caat¹² et l'unique garçon d'une famille de onze enfants.

Son père, mécanicien à la Compagnie des Eaux et Electricité de L'Ouest Africain (Cie E.E.O.A.), effectuait un service de quart de douze heures. Très souvent, les enfants attendaient plusieurs jours avant de sentir l'affection paternelle.

Il apportait, chaque fois qu'il revenait du service, deux miches de pain de mil que rangeait soigneusement dans le garde-manger Amy, l'aînée, amie de Papa. Parfois, quand il rentrait à la maison le soir tard, les enfants dormaient et, tôt le matin avant leur réveil, il reprenait le chemin de l'usine de la centrale électrique où d'assourdissants moteurs Sulzer excellaient dans leurs partitions pour produire de l'électricité et fabriquer des barres de glace pour la consommation des populations de Saint-Louis.

¹² *benjamin*

Cette usine, bâtie en face de la Langue de Barbarie, au quartier Sindone, portait sur ses hauts flancs des tableaux où l'on lisait : « Danger de Mort ».

Yaay Awa, mère des enfants, faisait office de lingère au collège des jeunes filles Ameth Fall. Elle était menue, les lèvres légèrement tatouées, signe distinctif de cette belle race toucouleur. Avec délicatesse, elle occupait pleinement le rôle d'un père souvent accaparé qu'il était par un service contraignant : Seule, au milieu de sa progéniture, elle était la génératrice de l'ambiance sereine familiale. D'une égalité d'humeur de tous les instants ; elle parvenait à élever les enfants grâce à une éducation de base sans encombre.

Maawa, faisant toujours le pitre, était un enfant gâté et choyé par une mère à l'amour possessif. Cette fibre maternelle maladive avait aidé Maawa à suivre plutôt des sentes éducationnelles différentes. La maisonnée n'avait guère d'emprise sur le petit Maawa comme l'aurait voulu la tradition. Tant il était turbulent, tant il souffrait de la vengeance refroidie de ses sœurs à la moindre absence des parents.

Ses deux parents se complétaient à merveille et s'entendaient harmonieusement. Etant de sensibilité politique différente, ils ne discutaient jamais de politique à la maison de crainte de se contrarier.

Malgré la turbulence insidieuse de l'époque coloniale, les farouches rivalités entre les militants de la S.F.I.O.¹³ du député Lamine Gueye et du B.D.S.¹⁴ du député Léopold Senghor, les habitants de Saint-Louis déjà vivaient pleinement la démocratie.

¹³ *Section Française de l'Internationale Ouvrière*

¹⁴ *Bloc Démocratique du Sénégal*

L'ÉCOLE CORANIQUE

A 4 ans et demi, Maawa était confié tour à tour aux daaras¹⁵ de Serigne Ibrahima Datte à Tendjiguene, Serigne Amadou Sall Diop à Diawlingue et de Serigne Babacar Thioune à Balacoss, pour apprendre le Coran et l'enseignement religieux.

Le daara était à l'ombre d'un préau sablonneux recouvert d'un toit de chaume où les talibés¹⁶ s'asseyaient à croupetons, avec leurs tablettes en bois, devant le marabout.

Serigne, le marabout sagement installé sur sa peau de prière, inscrivait des versets sur les tablettes. Celui-ci, initiateur à l'enseignement religieux, attentif à son office divin, pinçait les oreilles des talibés à la moindre somnolence et frappait avec une queue de cheval ou avec une cravache à cordes ceux qui, par inattention pendant la répétition, commettaient des fautes d'élocution. Ils psalmodiaient à tue-tête les versets coraniques des heures, sans discontinuer, dans une atmosphère de piété.

Les matins des mercredi et vendredi, jours de repos, Maawa et les autres talibés, entraînés à l'humilité, allaient de porte en porte demander l'aumône, avec de petites calebasses ou de petits pots en fer retenus à la main par un arceau métallique. Ils étaient pieds nus, le corps enduit de cendre, malpropres, habits maculés d'argile et souvent rapiécés. Ils s'asseyaient aux entrées du pont Faidherbe et aux devantures des mosquées. Le Vendredi, assis en demi-cercle aux portes des cimetières musulmans, ils récitaient à haute voix les versets du Coran en jetant avec un air de souffreteux un regard d'invite à la charité aux passants.

¹⁵ *Ecole coranique*

¹⁶ *Elèves*